

DE FRANCE.

35

APOLLON.

Oui, ma foi.

En voulez-vous courir une avec moi ?

LES PLAISIRS.

Volontiers.

APOLLON, *les arrêtant.*

Un moment. Avant d'aller vers elles ;

Entendons-nous. N'allez pas, s'il vous plaît,

Pour attirer l'essaim de ces Nymphes rebelles,

A cette chasse employer le siffet.

Premier PLAISIR.

Nous savons sur ce point le secret de ces belles.

APOLLON.

Allons. J'attends de vous un triomphe complet.

Vous êtes des chasseurs mal-aisés à surprendre.

Quand les Plaisirs ont tendu leur filet,

Il est peu de mortels qui ne s'y laissent prendre.

Premier PLAISIR.

Allons ; tayaat ! bien fin qui nous attrapera !

SCÈNE III.

PAN, L'OPÉRA.

PAN.

OH ! comme vous couriez, mon frère !

Vous avoir, c'est un Opéra.

L'OPÉRA.

Parlez, Pan. Qui vous inspira

Un projet aussi téméraire ?

C iv

P A N.

Oh! ce projet est un mystère.

L'OPÉRA, *en récitatif.*

Me rendra-t'on ma liberté ?

Ou pour finir mon esclavage ,

Me faudra-t'il sur les flancs d'un nuage
Faire descendre ici quelque Divinité ?

P A N.

Oh! ce n'est pas la peine en vérité !

Apollon n'a rien dit; attendons qu'il s'explique.

En attendant, vous aimez la musique,

Je vais vous faire entendre un air de mes pipeaux.

L'OPÉRA.

Va, va, de ta musique endormir tes troupeaux.

P A N.

Quelqu'un nous vient.

S C È N E I V.

PAN, L'OPÉRA, Premier PLAISIR,

L'OPÉRA-COMIQUE.

L'OPÉRA.

O CIEL! c'est l'Opéra-Comique.

Premier PLAISIR,

Oui, cette jeune Muse à grands pas s'évadoit
Sous l'habit de simple Bergère.

L'OPÉRA-COMIQUE.

C'est mon premier habit ; il a droit de me plaire.

P A N.

Il vous sied à merveille.

L'OPÉRA.

Oui , mon frère cadet.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Mon frère aîné , je le confesse ,
Je suis votre cadet , & ce titre m'est doux.

Mais dès long-temps vous savez , entre nous ,
Vous prévaloir un peu de votre droit d'aînesse.

Mais , de quoi s'agit-il ? Pourquoi
Me ramener ici , m'y traîner malgré moi ?

*ARIETTE parodiée de la Fausse-Magie ,
par M. Grétry.*

HÉLAS ! je n'ai qu'un frère ;
Si j'avois une mère ,
J'irois à ses genoux ,
Et sa juste colère
Me sauveroit de vous.
Mais , las ! je n'ai qu'un frère ,
Et malgré ma prière
Il me livre à vos coups.

MON air timide
Rend plus rigide
Celui qui m'enlève aujourd'hui.
Est-ce ici mon heure suprême ?

C V

D'où me vient cet ennui ?

J'ai (quelle peine extrême !)

Un frère , & n'ai pas un appui.

S C È N E V.

PAN , L'OPÉRA , LES PLAISIRS , L'OPÉRA-COMIQUE , APOLLON , LA TRAGÉDIE , LA COMÉDIE.

Deuxième & Troisième PLAISIRS.

VIVANT ! voici la Comédie.

A P O L L O N.

Ma foi , je tiens la Tragédie.

L A C O M É D I E.

Quoi ! malgré nous , on nous mène en ces lieux ?

Il est plaisant , Monsieur mon frère.

L A T R A G É D I E.

O ciel ! quel projet odieux !

Il offense à la fois les hommes & les Dieux.

Frère cruel ! qu'oses-tu faire ?

Réponds-moi , tyran !

L A C O M É D I E.

Dis , faquin !

L A T R A G É D I E.

Si tu crois m'affervir , va , ton orgueil t'abuse.

Ce poignard fera mon destin.

LA COMÉDIE.

Va, pour m'échapper, sois certain
Que je trouverai quelque ruse
Sous la calote de Crispin.

LA TRAGÉDIE.

Tu ne dis rien, tyran ?

APOLLON, *du même ton.*

Non, Reine. Enfin

Je vois, ma chère sœur, ton poignard sans alarmes ;
Et contre tes hauts cris j'ai trop su m'aguerrir ;
C'est de moi que tu tiens cet Art si plein de charmes,
De pleurer sans verser des larmes,
De tuer sans faire mourir.

SCÈNE VI.

VULCAIN, PAN, APOLLON, L'OPÉRA,
LES PLAISIRS, L'OPÉRA-COMIQUE, LA
TRAGÉDIE, LA COMÉDIE.

APOLLON, *regardant dans la coulisse.*

VIENNE la Danse enfin, nous avons notre affaire.

VULCAIN, *arrivant en clopinant* *.

Me voilà, me voilà. C'est moi.

* Ce rôle devoit être joué par M. Prévillé. Quelque-temps auparavant, en dansant devant Leurs Majestés dans la *Partie de Chasse*, il s'étoit fait à la jambe une foulure, qui avoit privé plusieurs mois le Théâtre François de ce célèbre & profond Comédien.

Bon ! c'est Vulcain.

A P O L L O N.

Bon jour, mon frère.

V U L C A I N.

Je viens , parce qu'ici je croi
Pouvoir vous être utile, nécessaire.

A P O L L O N.

Mais il ne nous manque plus rien,
Sinon la Muse de la Danse.

V U L C A I N.

Ab ! bon. Je cours après.

A P O L L O N.

Fort bien.

Premier PLAISIR.

Elle a déjà pris de l'avance ;
Mais vous avez bon pied.

V U L C A I N.

Nous allons voir.

L A C O M É D I E.

Si vous l'appercevez , priez-la de s'asseoir ;
Vous irez aussi vite qu'elle.

V U L C A I N.

Je suis, comme vous pouvez voir ,
Un peu boitez.

DE FRANCE.

61

LA COMÉDIE.

C'est une bagatelle.

VULCAIN.

L'autre jour, dansant & sautant
Pour amuser la Cour céleste,
A tomber je fus assez preste ;
Mais à me relever je ne le fus pas tant.
La cause m'a rendu l'effet moins attristant.
Même aujourd'hui, je le parie,
Ma jambe se redressera ;
Le zèle avoit causé ma maladie,
Et le plaisir la guérira.

APOLLON, l'arrêtant.

Votre voyage est fait. La Muse d'elle-même
Vient ici.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LA DANSE ET LES PRÉCÉDENS.

APOLLON, à la Danse.

DE bon gré ? ma surprise est extrême.

L A D A N S E.

L'Opéra s'est rendu ; mon cœur l'imitera ;
Son sort a décidé le nôtre.
Qui prend l'un a déjà pris l'autre ;
Car la Danse toujours marche avec l'Opéra.

VULCAIN.

Voilà d'assez beaux sacrifices !

Ma foi , le trait sera cité.

Je n'aurois jamais cru que la fidélité

Devint la vertu des coulisses.

APOLLON.

A merveille. A présent , mes sœurs , arrangeons-nous.

LA COMÉDIE.

Après l'affront que l'on vient de nous faire !

Oh ! rien du tout , s'il vous plaît , mon cher frère ;

L'OPÉRA , *chantant.*

Je jure , par les Dieux , d'être sourd comme vous !

L'OPÉRA-COMIQUE.

Pour moi , je suis trop en colère.

LA TRAGÉDIE.

Moi , je fais le serment d'un éternel courroux.

LA DANSE.

Ce que fait l'Opéra , dit ce que je dois faire.

APOLLON.

Ce Théâtre nouveau doit être inauguré.

Qu'il soit par nous au plaisir consacré ;

Jurons que les talens viendront dans leur costume,

Du bon goût y donner la loi.

L'OPÉRA.

Moi , je ne chante plus une note.

DE FRANCE.

63

LA TRAGÉDIE.

Ni moi.

LA COMÉDIE.

Je ne dis plus un mot.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Moi, jé m'enrhume.

LA DANSE.

Et moi, je vais m'assoier.

APOLLON.

Et moi, foi d'Apollon,

Je vais avec un mot vous mettre à la raison.

LA COMÉDIE.

Les loups & les agneaux vivront plutôt ensemble.

APOLLON.

Apprenez-donc quel est l'objet qui vous rassemble.

Il suffira de prononcer son nom.

Je vais vous le dire à l'oreille.

(*Il leur parle tout bas.*)

TOUS ENSEMBLE, *avec transport.*

O ciel ! me voilà, me voilà.

LA DANSE.

Vite ! des violons ! hoïà !

L'OPÉRA.

Ma baguette.

LA TRAGÉDIE.

Un poignard.

MERCURE

LA COMÉDIE.

Mon masque!

L'OPÉRA-COMIQUE.

Ma corbeille!

APOLLON.

Avois-je mal deviné ?

VULCAIN.

Non.

Oh, comme un seul mot les réveille!

C'est. . . .

APOLLON.

Chut! défense à nous de prononcer ce nom.

De part la modestie.

TOUS ENSEMBLE.

Ah! chut! chut! chut! chut!

APOLLON.

Bon.

Que nul de nous à ce point ne déroge ;
Notre Divinité, mes sœurs, le veut ainsi.Elle nous a permis ici
De faire ses plaisirs, & non pas son éloge.

LA TRAGÉDIE.

Jurons-donc qu'aux Beaux-Arts nous consacrons ces
lieux.

Que des talens ils soient le sanctuaire.

Premier PLAISIR.

Sous les yeux du Dieu votre frère,
De vos sermens nous rendons grâce aux cieux.

APOLLON.

Abrégeons les instans. Le devoir nous rappelle,
 Nul de nous n'est ici maître de ses loisirs ;
 Et puis , le temps perdu pour notre zèle ,
 Nous le volons à nos plaisirs.

(*Par M. Imbert.*)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *le Soleil*. (Galilée, qui, le premier, jugea le Soleil immobile, pensa être brûlé comme Sorcier ;) celui du Logogryphe est *Carême*, où se trouvent *mer, arc, rame*.

É N I G M E.

Q U O I Q U E capricieuse , inconstante & volage ,
 Mes amans très-nombreux aiment leur esclavage.
 Je commande en despote , & soumetts à mes lois
 Maints peuples policés , les Héros & les Rois.
 Malgré tous mes défauts , on m'aime à la folie ,
 Je m'attire l'encens de tous les vains mortels.
 La coquette sur-tout m'érige des autels ;
 J'augmente ses attraits , je la rends plus jolie.
 Mais vieillissant bientôt , je serois en mépris
 Si je n'avois dans ma nature
 L'art d'enchanter tous les esprits
 Comme un autre Protée , en changeant de figure.

(*Par M. F. de Monsferrand.*)

 LOGOGRYPHE.

JE suis ami, Lecteur, à l'Artisan utile.
 Mon usage est connu, mon emploi très-facile.
 En comptant les momens je règle ton destin,
 Et le temps qui s'enfuit, un horloge à la main.
 Je fus connu des Dieux : mais c'est un foible titre,
 Et l'homme de mon sort est devenu l'arbitre :
 De mes soins généreux le cruel peu flatté,
 Tristement à sa porte il me laisse enchaîné.
 Combine mes sept pieds, & tu verras sans peine
 Cet amas étendu de la liquide plaine ;
 Deux notes de musique ; un chétif animal ;
 De la Nature enfin le superbe rival.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRES choisies de M. de Voiture. Vol.
in 12. A Madrid ; & se trouve à Paris,
chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue
S. Jacques, au Temple du Goût.

TOUTES les Éditions de Voiture étoient
 depuis long-tems épuisées, & ses Ouvrages
 étoient devenus si rares, qu'on ne pouvoit
 se les procurer que difficilement. Mais en
 rendant Voiture au Public, il falloit, pour
 qu'il fût relu, faire un choix dans ses Let-

tres & dans les Poésies; & Voiture ainsi réduit, ne forme plus qu'un Volume *in-12*, qui ne sauroit manquer d'être favorablement reçu. Il gagne beaucoup à perdre les deux tiers de ses Ouvrages, & ce n'est pas une destinée qui lui soit tout-à-fait particulière. Nous regrettons que l'Editeur n'ait pas été encore plus sévère, & sans doute il s'est quelquefois lui même reproché son indulgence. Ce n'étoit point assez d'avoir supprimé cinquante ou soixante Lettres d'amour ou de galanterie, dans lesquelles on ne trouve pas un seul mot de sentiment; il falloit encore refuser l'entrée de ce recueil à plusieurs Lettres qui n'offrent rien de piquant ni d'agréable, soit pour le fond, soit pour la forme. A quoi bon réimprimer cette Lettre à Mademoiselle de Bourbon, où Voiture raconte comment il fut berné sur une couverture par quatre hommes robustes, ajoutant que *personne ne fut jamais si haut que lui, & qu'il ne croyoit pas que la fortune dût tant l'élever?* De cette hauteur, il a vu les montagnes abaissées, les nuées cheminer sous lui, des grues qui vinrent fondre sur sa personne à coups de bec, & autres merveilles de cette force, après lesquelles on est tenté de fermer le livre. Pourquoi ne pas retrancher, même dans les Lettres qu'on a conservées, des plaisanteries trop insipides, & d'un genre si mauvais, qu'on l'a vu se renouveler de nos jours, & devenir l'esprit d'une foule de sociétés? Quel Lecteur de bon sens n'aimeroit

mieux être arrêté par une lacune, ou par un défaut de liaison dans les idées, que de lire, même dans une Lettre de plaisanterie, *je vais passer en Afrique dans un vaisseau qui ne porte que moi & huit cent caisses de sucre. Si je viens à bon port, j'arriverai confit; si je fais naufrage, j'aurai du moins la consolation de mourir en eau douce.* Qui peut lire sans dégoût que des pierres (*des diamans*) qu'une femme lui envoie, pouvant donner lieu à de mauvais discours, sont *des pierres de scandale*? Dans une Lettre datée d'Afrique, il menace Mlle Paulet de la traiter *de Turc à Maure*; il lui dit qu'au reste elle doit être fort aise de recevoir des *Poulets de Barbarie*. Il mande d'une ville où il s'ennuie, que *plus il s'y repose, plus il y est las*. Il s'est fait honneur d'une Lettre qu'on lui a écrite, & où on le plaisantoit sur la petitesse de sa taille. *Avec une feuille de papier on l'a fait le plus grand homme du monde.*

D'après ces citations, qu'on pourroit multiplier à l'infini, ceux qui n'ont point lu Voiture, (& combien de gens de Lettres même ne l'ont pas lu!) s'étonneront sans doute de sa grande réputation. Il y a une chose plus étonnante, c'est qu'à quelques égards elle fut méritée. On conçoit en effet, en se reportant vers cette époque, combien, dans une Nation telle qu'étoit alors la nôtre, le ton de plusieurs de ses Lettres dut paroître neuf & piquant; combien l'on dut être frappé de ce mélange d'esprit,

d'imagination, de grâces & de plaisanteries. On dut admirer cet art de rapprocher les grandes & les petites choses; de mêler le badinage-aux événemens les plus considérables; & on lui passa, en faveur de cette nouveauté, ses pointes, ses jeux de mots, ses équivoques. Les Princes, qui exigent le respect, & les Grands, qui le desirent, furent étonnés de ne plus voir à sa suite la contrainte & l'ennui, son cortège ordinaire, & de trouver à leur place la grâce, l'agrément & la gaité. Ils gagnèrent d'un côté, sans perdre de l'autre, & cet arrangement leur convenoit. *Personne n'est mort de votre absence, hors moi*, écrit-il de Madrid à Mlle de Rambouillet; & Mde de Sévigné cite plus d'une fois ce mot, qui étoit devenu, en naissant, une espèce de proverbe. Quoi de plus ingénieux que ce qu'il écrit d'Amiens à la même personne, pour lui prouver le chagrin qu'il a d'être loin d'elle? » Il m'arrive quelquefois de m'ennuyer d'être trois heures de suite dans la Chambre du Roi. J'ai vu aujourd'hui sa Majesté jouer au hoc toute l'après-dinée, & je n'en suis pas plus gai. La conversation de M. le Duc de C. n'a rien de charmant pour moi. Je n'ai point de plaisir à m'entretenir avec quantité d'honnêtes-gens que je ne connois point, qui m'assurent que j'ai un bel esprit, & qu'ils ont vu de mes œuvres. » Il craint ensuite que Mlle de Rambouil-

ler n'ait pas le même regret de son absence. » Desiant comme je suis, j'ai peur
 » que vous ne preniez quelquefois plaisir
 » avec Madame la Princesse & Mademoi-
 » selle de Bourbon. » Enfin, pour se rassurer, il n'aspire qu'à quitter un lieu où il voit deux fois tous les jours *le Roi & M. le Cardinal*; car ces deux noms sont presque inséparables dans Voiture & dans la plupart des écrivains de ce tems. Voiture l'Africain, (c'est ainsi qu'il signoit ses lettres d'Afrique) monroit un esprit bien François, & une galanterie bien Espagnole, quand il écrivoit: » Je remercie Mde de
 » Clermont de ce que les extrêmes chaleurs
 » d'Andalouite ne m'ont point rendu ma-
 » lade, & de ce que j'ai eu le tems favo-
 » rable les deux fois que j'ai passé le Dé-
 » troit. Je la supplie de me continuer ses
 » bontés, & de croire que je ne saurois
 » oublier de si solides obligations. » Plusieurs de ses Lettres au Cardinal de la Valette sont semées de traits charmans. Il se plaint de n'avoir point reçu de réponse à ses dernières Lettres. » Je vois bien, Monsei-
 » gneur, lui dit-il, que les anciens Cardi-
 » naux prennent une grande autorité sur les
 » derniers reçus, puisque vous ayant écrit
 » plusieurs fois sans avoir reçu de vos Let-
 » tres, vous vous plaignez de ma paresse. » Toutefois il veut bien écrire en négligeant de soutenir ses droits, & il passe à la description d'une fête préparée à la Campa-

gne pour Madame la Princesse & Mademoi-
 selle de Bourbon; description dont plu-
 sieurs traits appartiennent à une imagina-
 tion riante, & plus poétique qu'on ne le
 croiroit d'après les vers. On y eut un grand
 chagrin de l'absence du Cardinal de la Va-
 lette, & ce chagrin eût duré trop long-
 tems, » si les violons n'eussent vite-
 » sonné une sarabande, si gaie que tout le
 » monde se leva aussi joyeux que si de rien
 » n'eût été. » Vient la description du repas.
 » Cela y fut particulièrement remarquable,
 » quen'y ayant que des Déeses à table & deux
 » demi-Dieux, M. de Chaudebonne & moi,
 » tout le monde y mangea ni plus ni
 » moins que si c'eût été des personnes
 » mortelles. Au commencement du souper,
 » on ne but point à votre santé, parce
 » qu'on fut fort diverti; & à la fin on
 » n'en fit rien; parce qu'à mon avis
 » on ne s'en avisa pas. Il est vrai que du-
 » rant le souper on parla fort de vous; les
 » Dames vous y souhaitèrent, & quelques-
 » unes de bon cœur, ou je ne m'y con-
 » nois pas. » Il passe ensuite au récit du
 bal. » La plus magnifique chose qui y fut,
 » c'est, Monseigneur, que j'y dansai. Mlle
 » de Bourbon jugea qu'à la vérité je dan-
 » sois mal, mais que je tirois bien des ar-
 » mes, parce qu'à la fin de toutes les ca-
 » dences, il sembloit que je me misse en
 » garde, &c. » Au tems où Voiture écrivoit,
 c'étoit créer que de badiner ainsi. Dans une

autre Lettre à ce même Cardinal de la Valette, voici le tour qu'il prend pour consoler d'une disgrâce ce Cardinal guerrier.

„ Monseigneur, êtes-vous encore fâché de
 „ ce que vous n'avez pas deviné que ceux
 „ de Verceil manquoient de poudre, ou
 „ de ce que n'en ayant point, ils n'ont pas
 „ su se défendre, ou de ce qu'avec huit
 „ mille hommes, vous n'en avez pas forcé
 „ vingt mille dans de fort bons retranche-
 „ mens? „ Il rappelle ensuite & relève tous
 les traits de courage & de bonne conduite
 du Cardinal. Il ajoute: „ C'est vous qui
 „ avez travaillé jusques-là, la fortune a fait
 „ le reste. Ne vous accoutumez pas, je vous
 „ supplie, à être en communauté avec elle.
 „ Distinguez ce qui sera d'elle, & ce qui
 „ sera de vous. „ - C'est Voiture qui a dit
 de la fortune ce mot que La Fontaine n'a
 fait que rimer: *La Fortune nous vend ce
 qu'on croit qu'elle donne.* Ce n'est pas la seule
 imitation de cet Ecrivain qu'on remarque
 chez lui; & Boileau lui-même qui a loué
 Voiture, & beaucoup trop d'abord, quoi-
 qu'ensuite il l'ait mis à sa place, ne fai-
 soit, par ses éloges, que lui payer un tri-
 but de reconnoissance: car on trouve, dans
 les Lettres de Voiture au Cardinal de la
 Valette & au Grand Condé, quelques-uns
 de ces tours ingénieux dont Boileau s'est
 servi depuis dans ses Epitres au Roi. On
 a déjà remarqué que M. de Voltaire lui
 avoit emprunté plusieurs idées heureuses,
 mises

mises en œuvre habilement dans l'Épître au
 Maréchal de Villars, & dans ses Lettres au Roi
 de Prusse. Mais ce qu'il faut encore plus
 observer, c'est qu'en général la manière
 de M. de Voltaire dans sa correspondance
 avec les Rois & les Princes, n'est que celle
 de Voiture, perfectionnée par le goût le
 plus délicat, revêtue d'un coloris plus bril-
 lant, parée des richesses d'une imagination
 incomparablement plus vive, plus féconde,
 plus poétique, & à qui de prodigieux suc-
 cès permettoient une liberté plus grande,
 quoique non moins décente. Tous deux
 excellèrent sur-tout à prendre le ton qui
 convenoit aux tems, aux lieux, aux per-
 sonnes. C'est ce qu'on croira moins aisé-
 ment de Voiture, & qui pourtant n'est
 pas moins vrai. Sa Lettre au Duc d'Oli-
 varès en partant de Madrid, tient en quel-
 que sorte de la gravité Espagnole. Dans ses
 Lettres à M. d'Avaux, homme célèbre oc-
 cupé de grandes affaires, cultivant les Let-
 tres, aimant l'Antiquité, Voiture multi-
 plie les citations, & devient presque un
 Érudit. C'est pour les personnes de l'hôtel
 de Rambouillet qu'il réserve principale-
 ment ses équivoques, ses pointes, ses jeux
 de mots. A peine en trouve-t-on dans ses
 Lettres au Grand Condé, qui, jeune en-
 core, mais né supérieur à ces petites choses,
 méprisoit ce genre d'esprit, & s'en étoit
 expliqué hautement, au grand scandale de
 l'hôtel de Rambouillet. Voiture ne se le

Sam. 8 Avril 1780.

D

permet avec lui que dans la Lettre de la Carpe au Brochet, qui n'est qu'une plâterie de société, & de la société même de cet hôtel. Il fait, quand il le faut, parler des plus grandes affaires, des plus grands Personnages, en homme instruit & éclairé. C'est ce qu'on peut voir par le ton de l'éloge qu'il fait du Cardinal de Richelieu dans une de ses Lettres au Cardinal de la Varette, éloge dans lequel il développe rapidement la conduite du Ministre depuis quinze ans. Cette Lettre finit par des vœux & des prédictions qui peuvent passer pour des avis courageux, & il s'y trouve des traits qui paroissent supérieurs à l'idée qu'en général Voiture donne de son caractère. » Il s'avisera (dit-il, en parlant de Richelieu) d'une ambition plus belle que » toutes les autres, de se faire le meilleur » & le plus aimé du Royaume, & non » pas le plus grand & le plus craint. Il » verra qu'il n'y a pas tant de sujet de » louange à étendre de cent lieues les bornes du Royaume, qu'à diminuer un sol » de taille; qu'il y a moins de véritable » gloire à défaire cent mille hommes, qu'à » en mettre vingt millions à leur aise & » en sûreté. Alors les ennemis de M. le » Cardinal ne sauront plus que dire, comme ils n'ont su que faire jusqu'à présent. Alors les bourgeois de Paris seront ses Gardes, & alors il connoitra combien il est plus doux d'entendre ses louan-

ges dans la bouche du Peuple que dans celle des Poëtes. » On peut être surpris d'une pareille Lettre, écrite par un homme attaché au service personnel de Monsieur, en 1636, année où Monsieur s'étoit retiré à Blois après avoir publié une espèce de manifeste contre le Cardinal, qu'il accusoit des crimes les plus affreux; mais la surprise cesse quand on sait que la maison de Monsieur étoit remplie de personnes vouées au Ministre, & hautement déclarées pour lui, hardiesse peu décente, dont l'excès n'est un peu justifié que par l'inconcevable foiblesse de Gaston, qui laissoit opprimer ses plus zélés serviteurs. Pour Voiture, il échappa à tous ces écueils, en se tenant à l'écart dans l'occasion, en louant Monsieur, sans oublier le Roi & M. le Cardinal, en restant attaché au Cardinal de la Valette, ami de Richelieu, & que le Duc d'Epemon, son père, ennemi mortel du Ministre, appeloit le *Cardinal Valet*, par un jeu de mots plus pardonnable que tous ceux de Voiture, puisqu'il tenoit du moins à un sentiment noble. Il paroît que Voiture, à l'exception de son goût pour le jeu & pour les femmes, possédoit supérieurement cette qualité qu'on appelle esprit de conduite, & qu'il excella sur-tout dans l'art de vivre avec les Grands, art souvent décrié par plusieurs de ceux qui n'y peuvent atteindre, facile & méprisable en soi, lorsqu'on lui sacrifie ou même qu'on